

Éric
ELMOSNINO

Helena
NOGUERRA

Ary
ABITTAN



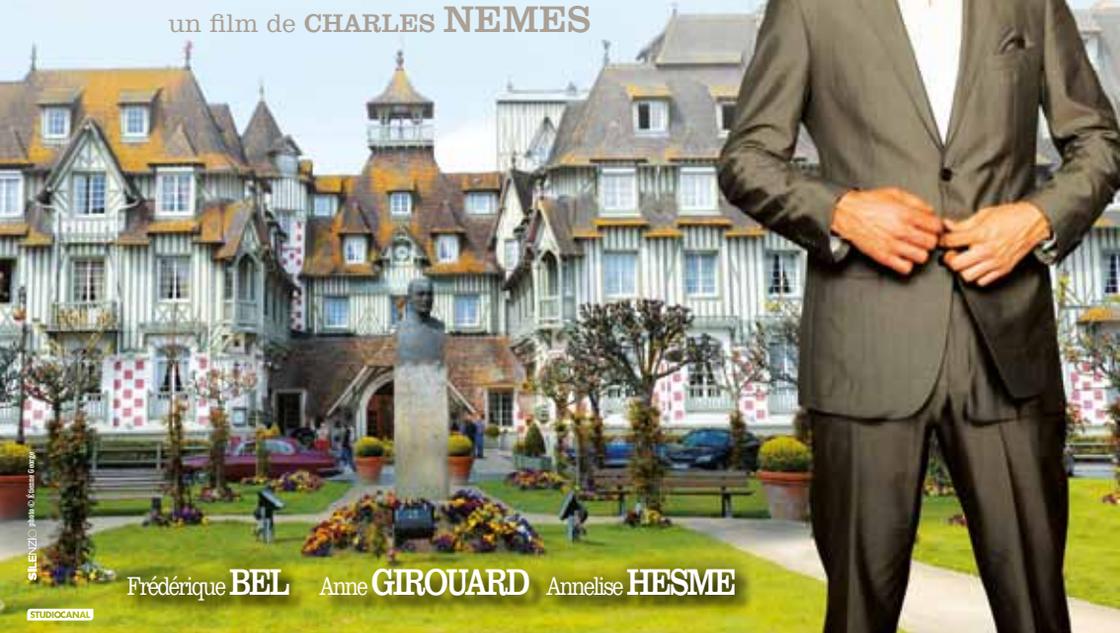
TOUT A COMMENCÉ...



... PAR UNE SUITE

Hôtel **NORMANDY**

un film de **CHARLES NEMES**



Frédérique **BEL** Anne **GIROUARD** Annelise **HESME**

ALAIN TERZIAN & STUDIOCANAL
PRÉSENTENT

Éric
ELMOSNINO

Helena
NOGUERRA

Ary
ABITTAN

Hôtel
NORMANDY

un film de **CHARLES NEMES**

Durée : 1h37

SORTIE LE 8 MAI

**DISTRIBUTION
STUDIOCANAL**

1, place du Spectacle
92130 Issy-les-Moulineaux
Tél. : 01 71 35 08 85
Fax : 01 71 35 11 88

Photos et dossier de presse téléchargeables sur www.studiocanal.com

**PRESSE
LAURENT RENARD
ET LESLIE RICCI**
53, rue du Faubourg
Poissonnière
75009 Paris
Tél. : 01 40 22 64 64

Synopsis

Alice a quarante ans, elle est dynamique,
belle et folle d'art contemporain.

Elle travaille dans une banque
parisienne avec ses deux meilleures
amies, Pénélope et Isabelle.

Alice aurait tout pour elle si son mari
n'avait pas disparu stupidement dans un
accident de moto il y a quelques années,
la laissant aussi seule que désemparée.

Pénélope et Isabelle sont convaincues
qu'il est grand temps pour Alice de
tourner la page et de refaire sa vie.

Alice pense qu'on ne peut pas tourner
la plus belle page de son existence
et rabroue tous les hommes que
lui présentent régulièrement ses
bienveillantes copines, décidées à refaire
son bonheur malgré elle.

Elles lui offrent alors un week-end à
l'Hôtel Normandy, palace de rêve où
il sera difficile de refuser un nouveau
destin. Les paris sont ouverts...





Rencontre avec **CHARLES NEMES**
Réalisateur

COMÉDIE ROMANTIQUE

J'aime les comédies romantiques, j'en ai même écrit une. J'ai donc accepté ce projet sans me poser la question du genre. Je me sentais bien avec cette histoire dont le scénario était coécrit par Jean-Paul Bathany, avec qui j'avais déjà travaillé sur la série « H ». Tout s'est fait dans la confiance avec les auteurs du texte et le producteur qui me l'a proposé.

Ce film est l'histoire de deux naufragés du sentiment qui se font rattraper par leurs émotions au moment où ils n'attendent plus rien. Ils se font surprendre et dépasser.

Dès la première lecture, j'ai pensé que ce projet devait être joué de façon naturaliste. Il fallait que ce soit « désécrié ». Ce n'est pas du tout désobligeant pour ceux qui écrivent, mais au moment de jouer, il faut que les répliques cessent d'être trop policées et puissent se nourrir de tous les petits accidents qui surviennent au cours des prises. On y parvient si l'on s'autorise à ne pas suivre le texte à la virgule et l'adverbe près. En revanche, quand une séquence repose sur un bon mot, sur des répliques fortes, parfaitement écrites, spontanément, personne ne modifie quoi que ce soit.

LA PLACE DES FEMMES

L'une des singularités les plus joyeuses de ce projet concernait les femmes. Dans cette comédie romantique, c'est l'héroïne qui prend son destin en main. C'est elle qui fait la conquête de l'homme, ce qui est assez rare. De plus, il y a dans ce film une abondance de rôles féminins inhabituelle pour le cinéma français. Elles ont de vraies relations entre elles, avec des amitiés fortes que l'on prête plus généralement aux hommes. C'était très attirant.

CASTING

Je connaissais Eric Elmosnino depuis longtemps, puisque c'est avec moi qu'il a tourné son premier vrai rôle de cinéma en 1991 (le pif ou la chance...). Une fois qu'Éric a donné son accord, les choses se sont accélérées. La découverte éclatante, c'est Helena Noguerra. Je ne la connaissais qu'en tant que spectateur et

auditeur de chansons, mais pas personnellement. Pas plus qu'Ary Abittan dont j'avais vu des sketches, de la télévision et quelques rôles. Lui a été la découverte tonitruante. Le casting des rôles principaux se discute au plus haut niveau de la production, et c'est nécessaire. Ceux qui proviennent de ma recommandation plus personnelle, sont ceux avec lesquels j'avais déjà tourné, comme Frédérique Bel, Anne Girouard, Annelise Hesme, Alice Belaïdi, Jean-Marie Lamour, Ben...

Éric Elmosnino est un acteur né. C'est un comédien de théâtre, extrêmement entraîné, comme on dirait d'un sportif. Il a le don peu commun de jouer, d'incarner, de vibrer sur presque rien. D'ailleurs, je crois que si on l'interrogeait, il ne saurait pas très bien expliquer son approche. Éric ne montre jamais les coutures, dans la vie ou à l'écran. J'avais quitté un jeune homme prometteur et j'ai retrouvé un grand acteur accompli. J'ai été quelques fois très intimidé, et très souvent estomaqué.

Helena Noguerra est extrêmement belle, mais ce n'est jamais son souci quand elle joue. Elle peut décider d'être moins jolie si c'est important pour la scène. Elle a une respiration musicale qui lui vient de la chanson, sans forcer. Dans HÔTEL NORMANDY, elle va chercher des nuances rares, fines, elle alterne les rythmes, fait des ruptures. Chaque jour, j'étais conquis par son inventivité, son ouverture, sa disponibilité et son énergie. Elle est à la fois grande travailleuse et capable d'un abandon très vivifiant.

Ary Abittan a une idée à la seconde et il faut trier parmi ses propositions incessantes. Il est dans l'envie permanente. Dans HÔTEL NORMANDY, il montre des fragilités, des émotions qu'on n'a pas vues dans ses précédents films. Ce qui est amusant, c'est qu'on a eu beaucoup de mal à le rendre moche et ringard. Il y a eu un gros travail sur ses costumes, parce qu'Ary porte beau, malgré lui. Il vient du one-man-show où, pour son spectacle, il doit fabriquer. Ici, il passe de la fabrication à la « défabrication ». Il le fait de manière très libre. Il a un sens naturel de la caméra.

Frédérique Bel et Anne Girouard ont toutes les deux joué dans AU BISTRO DU COIN, mon film précédent. Elles symbolisent l'envie que j'ai de prolonger les collaborations d'un tournage à l'autre. Frédérique a tout de suite vu

que son personnage existait par fragments dans le scénario, elle a donc voulu qu'on lui donne une couleur très marquée, ce qui lui laisse ensuite la liberté de faire des variations. C'est une approche très astucieuse. Son personnage est donc une sorte de coincée, qui a peur du monde, de la réalité, une infirme absolue de la sociabilité. Elle trimballe ses trouilles renouvelées de séquence en séquence.

Pénélope, le personnage d'Anne Girouard, est une gourmande de la chose érotique, impénitente et sans limites. Il fallait une actrice qui puisse incarner cela avec légèreté et rendre son désir tonique plutôt que malsain. Pénélope aime croquer les hommes, comme elle aurait pu aimer le jogging ou la tarte aux fraises. Anne a endossé cette caractéristique avec jovialité. Pas besoin de vêtements affriolants, c'est dans l'œil que ça se passe. Il ne fallait pas forcer le trait. Après tout, ces trois jeunes femmes sont fondées de pouvoir dans une banque. Elles ont une activité quotidienne très sérieuse, avec au moins un des deux pieds sur terre...

J'ai connu Annelise Hesme sur « H ». Elle associe une beauté un peu altière à la capacité d'être cinglante ou solaire. Je lui avais dit que son personnage d'Hélène était une femme sous médocs, qui a surtout des soucis avec elle-même, qui ne s'en sort pas toute seule et continue de se chercher un homme, bien que la plupart de ses amants ne la traitent pas bien. Elle n'a évidemment pas joué cela à la lettre... Mieux, elle a campé une Hélène instable, toujours dans l'urgence, mais qui nous fait comprendre comment son mariage avec Elmosnino a été à la fois fort et insupportable, et combien ils se regrettent pourtant...

C'est aussi le deuxième film que je fais avec Alice Belaïdi. Elle a eu la gentillesse d'accepter le rôle de Sonia, la femme de chambre, alors que je n'osais pas le lui proposer, le jugeant trop petit. Elle donne à son personnage une densité qui en fait une des lumières du film. J'ai une tendresse inépuisable pour cette jeune actrice.

N'oublions pas Ben (AU BISTRO DU COIN) et Jean-Marie Lamour (« H »), qui complètent ma bande d'acteurs solidaires.

TOUT APPRENDRE POUR TOUT OUBLIER

J'ai d'abord rencontré les comédiens un par un pour parler de leur rôle, puis nous avons fait des lectures par paires ou trios de personnages, avant de réunir tout le monde pour une lecture globale. Pour ce film, je pense qu'il n'y avait pas grand besoin de faire des répétitions. Il fallait garder de la fraîcheur parce qu'au fond, le projet n'était pas très compliqué. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'était pas délicat. Il fallait simplement que chacun en sache assez pour arriver armé devant la caméra, et que l'on reste suffisamment ouvert pour capter ce qui pourrait se produire sur le plateau.

Et effectivement, au dernier moment, certaines choses ont encore pris de la grâce, non pas dans l'improvisation, mais par des intuitions du dernier matin, du dernier après-midi, ou de la prise supplémentaire. Les comédiens ont beaucoup proposé et je leur ai toujours prêté attention. Accepter une suggestion de dernière minute, qui peut sembler très étonnante, n'est pas très dangereux parce qu'elle ne sort pas de n'importe où, elle vient des lectures, du travail préparatoire de chaque acteur, d'une sorte d'incubation. Et puis, le cinéma offre la possibilité de faire diverses versions et de choisir au montage. Mais pratiquement toutes les inventions de plateau ont été conservées. Tout ce qui était singulier a été retenu parce que nous étions portés par un bel élan.

TOURNAGE

On a d'abord tourné les premières séquences du scénario, avec Helena, Anne et Frédérique. Commencer par le début de l'histoire était une bonne façon d'approcher les personnages, de trouver le rythme, de poser le ton, mais il n'y a pas de solution idéale. Je ne crois pas qu'il faille entrer dans l'eau du bout de l'orteil. Je crois qu'il faut plonger. Ici, c'était le cas, parce que les personnages s'exposent immédiatement dans de vraies situations. Je n'aime pas les premières journées de tournage où l'on filme un passage de voiture, où l'on fait une entrée dans un jardin. On démarre mollement et on recule les décisions. Quand on



fait du cinéma, il faut se dire que l'on fabrique du définitif tous les jours. Le personnage, on en a rêvé, chacun selon son imagination, mais il finit par être incarné et s'imposer à tous.

J'ai eu la chance de toujours travailler avec des acteurs inventifs. Quand j'ai fait mes courts-métrages il y a bien longtemps, en 1974-1975, comme tous les gens qui débutent, j'avais un fantasme de metteur en scène tout-puissant, je croyais que les acteurs étaient des marionnettes et que la direction d'acteurs consistait à leur dire de lever la main à tel moment, d'avoir l'air grave, puis souriant, etc. Mais j'ai appris très vite – et mon camarade Jugnot m'en a tout de suite fait prendre conscience – que j'avais tort. L'acteur arrive avec son propre bagage affectif, ses envies, et il faut les intégrer au projet. Je n'aime pas l'expression « direction d'acteurs », parce qu'elle suggère une relation d'autorité qui n'irait que dans un sens, ce qui n'existe pas. On doit parler d'accompagnement et de connivence. Il faut comprendre qui est le comédien afin de savoir comment l'aider à jouer votre musique. Sur ce film-là, c'était plutôt notre musique : celle de ceux qui ont écrit, celle des acteurs qui jouent, du musicien, des producteurs... Moi, je tente d'interpréter, de coordonner tout cela. S'interdire de profiter des intuitions, des inventions ou des changements de rythme d'Éric, d'Helena, d'Ary et des autres, serait une faute. Ce serait criminel, du gâchis. L'idée, pour

moi, est de créer la circonstance la plus favorable pour que l'acteur soit le meilleur possible dans son rôle, dans chaque séquence, et pour que tous les acteurs jouent dans le même film, qu'ils ne suivent pas des pistes divergentes.

J'ai tourné des films que j'ai écrits, j'ai tourné des films que je n'ai pas écrits, et j'ai écrit des films qui ont été tournés par d'autres. Je connais donc toutes les situations, je sais la richesse et la fragilité des textes.

Dans la comédie plus que dans n'importe quel genre, l'acteur est au centre. Même quand on fait du burlesque. Je crois qu'il faut être humble et aimer ses acteurs – et l'histoire que l'on raconte.

QUELQUE CHOSE DE LÉGER ET DE VRAI

Ce que j'ai tout de suite aimé dans le scénario était que le quiproquo de départ se fonde sur des éléments très ordinaires dont l'enchaînement va conduire à une situation qui ne va plus être banale du tout. Si Alice s'enregistre à l'hôtel sous le nom de son amie, c'est simplement et sans malice parce que la chambre a été réservée à ce nom-là pour des raisons d'économie. Quand elle rencontre Jacques, elle se présente sous son vrai nom, sans réfléchir. Dès lors, la comédie peut s'installer et sa mécanique inexorable va

séparer les amoureux, sans besoin de cabrioles scénaristiques irréalistes. Je trouve cette idée extrêmement astucieuse et fondatrice dans cette histoire.

Le fait qu'Éric et Ary aient tous les deux du charme permet aussi de créer le doute lorsqu'on les découvre. Lequel est sincère, lequel ment ? On se demande qui est l'imposteur, et on découvrira, à cause d'une simple grippe, que l'imposteur n'est pas l'imposteur qu'on croit.

HÔTEL NORMANDY

La Normandie et Deauville accentuent la sensation de parenthèse dans la vie d'Alice, l'hôtel et la ville sont presque des personnages et contribuent naturellement à l'esthétique luxueuse du film. On n'avait aucune difficulté à trouver de la joliesse autour de nous.

Tourner là-bas était à la fois simple et compliqué. Deauville a la dimension d'un tiers d'arrondissement parisien, et sa partie emblématique, la plus luxueuse, représente la moitié de ça. C'est donc très petit. Mais l'architecture géométrique des maisons à colombages, la décoration du Normandy, entre la toile de Jouy et les rayures de Jacques Garcia, tout cela véhicule une espèce d'extravagance, une abondance colorimétrique qui aide beaucoup à caractériser le film sur le plan visuel, à lui donner un aspect de conte de fées moderne.

LE MOMENT DE VÉRITÉ

La scène la plus intimidante à tourner a été celle de la vente aux enchères, parce qu'elle est cruciale pour la résolution de l'histoire, parce qu'elle rassemble beaucoup de monde, et parce qu'Helena était inquiète sur la façon de jouer la déclaration publique de son personnage qui conclut la séquence. On a donc commencé par son discours en petit comité, pour se libérer de cette anxiété. Du coup, on a tourné presque toute la journée en marche arrière, de la fin de la scène vers son début. Nous étions dans une situation curieuse, parce qu'Éric devait nous quitter quatre jours pour aller tourner le film de Danièle Thompson à New York ; on ne pouvait pas dépasser le soir, ni continuer le lendemain, on était condamnés à réussir.

La scène du dîner au restaurant entre Helena et Éric était aussi délicate, car ce qui se passe entre eux est une rencontre et une séduction fragiles, intimidées, de gens qui n'osent pas reconnaître leur coup de foudre et s'en sortent en faisant de mauvais jeux de mots. Pas grand-chose d'autre sur quoi s'appuyer que le charme des acteurs et leur connivence devant la caméra.

À chaque fois, j'ai reconstruit ma grammaire visuelle autour de ce qui leur convenait, et on a essayé de faire des plans longs pour laisser exister le temps. Cette légèreté demande pourtant une organisation très précise pour libérer les acteurs de la contrainte du découpage et des axes. Il faut créer l'humeur, l'espace, la « bulle » comme dirait probablement Éric, pour oublier le plateau. À partir de là, ce n'est plus moi qui ai la main.

QUESTION DE RYTHME

Je crois, à l'exemple des grands maîtres (merci, la cinémathèque) et contre une tendance moderne à multiplier les plans, que le rythme ne provient pas de la rapidité, mais des changements de tempo. C'est de ces écarts que naît la sensation de vitesse, beaucoup plus efficacement que si tout est accéléré. Chaque fois que c'est possible, il vaut mieux se placer dans le temps des acteurs que dans le temps du ciseau du monteur. Parce que quand ça veut bien marcher et qu'on est à la bonne valeur de cadrage sur eux, le rythme est encore plus juste, encore plus élégant. Cela n'exclut pas les séquences qui reposent sur l'abondance de plans courts, qui ont une autre fonction, action, transition, passage de temps, voyages, mais sont moins porteuses d'émotion ou de charme.

Une séquence illustre ce principe, celle où Helena raconte son histoire aux policiers. Quand on a tourné la première prise, en plan moyen, je lui ai dit que, comme son texte était compliqué et long, on allait découper et faire des gros plans et des contrechamps pour lui faciliter la tâche et économiser sa mémoire ou son élocution. Elle a pourtant mis un point d'honneur à toujours dire le texte en entier. Tout d'un coup, j'ai compris grâce à elle, que cette accumulation de faits absolument authentiques et compréhensibles pour le spectateur devenait



encore plus surréaliste pour les agents si elle était débitée en temps réel. Helena avait raison, c'est beaucoup plus drôle et fort si ce n'est pas coupé.

UNE MUSIQUE AU-DELÀ DES CODES

Jean-Claude Petit est un grand compositeur français mais, dans notre film, il s'appuie sans retenue sur les codes de la comédie romantique américaine, ce qui apporte un second degré rafraîchissant. On profite de l'émotion immédiate que suscite la partition et l'on a en même temps le sourire en coin du connaisseur qui reconnaît les influences.

PUBLIC

Je crois avoir une des carrières les plus étranges, je dirais même disloquées, du cinéma français. Je ne vois pas qui d'autre compte à la fois, dans sa filmographie, un film aussi loufoque que *LA TOUR MONTPARNASSE INFERNALE* et une austère soirée Arte sur Primo Levi.

J'espère que le film est réussi. Je répète qu'il faut de l'humilité pour s'engager dans ce genre de projet. Et pourtant, quand je faisais le découpage de la scène où Ary danse en boîte avec Helena, je me suis dit que c'était le moment où le cinéma pouvait se faire mousser, où le réalisateur pouvait montrer ses muscles, prouver qu'il savait faire des choses avec les machines, les grues, les travellings. Mais il ne faut jamais rien faire qui handicape la perception du jeu des acteurs.

J'espère que ce film apportera du plaisir au public. Après les premières projections, on m'a dit qu'il donnait envie de tomber amoureux. C'est l'effet que produisent les bonnes comédies romantiques, non ?



Alice *par* **HELENA NOGUERRA**

L'ambiance qui se dégageait du scénario et le personnage d'Alice m'ont tout de suite séduite. Alice a cette espèce de naïveté de croire en l'amour, et cette histoire de tableau volé lui donne aussi un côté « Fantômette » malgré elle. La situation me plaisait beaucoup, et j'avais la sensation que cette comédie pouvait modestement rappeler les classiques du genre, ceux des années 50, avec un peu de classe, un peu de glamour. Les gens y sont plus beaux que dans la vraie vie. De plus, comme cela se passait dans un grand hôtel, tout devenait un peu plus magique, comme dans certains films hollywoodiens. J'avais envie d'être dans cette ambiance.

J'étais aussi très heureuse d'être pour la première fois le premier rôle d'un film. C'était une belle occasion. Je savais que j'allais jouer avec Éric et Ary. Prendre Éric en héros romantique était une très bonne idée. Je ne connaissais pas très bien Ary, mais je le trouvais très drôle. Toute cette aventure est devenue un cadeau !

Alice est une jeune veuve qui a surmonté le deuil mais qui n'a plus envie de séduire. Elle fait preuve d'une espèce de fidélité à son mari disparu qu'elle a dû aimer follement, et cela lui convient. Ce sont ses copines qui veulent la bouger... Elles lui offrent un séjour à l'Hôtel Normandy et fomentent une rencontre arrangée. Mais bien sûr, rien ne va se passer comme prévu, et de surprise en surprise, Alice va se rendre compte qu'elle est plus vivante qu'elle ne le pensait.

De par les situations et les sentiments, c'est tout à fait réaliste, mais en même temps il y a ce côté un peu féérique amené par le cadre, le luxe de l'hôtel et les tenues. Je suis habillée normalement, mais avec des vêtements bien coupés. Je ne suis pas trop maquillée, mais en même temps je suis bien maquillée. On ne m'a pas rendue laide ! Il y avait une idée de faire les choses un peu plus glamour. Ce n'est pas un cinéma réaliste, même si ce qu'éprouvent les personnages est authentique. Rien n'est surjoué, tout est normal, mais il y avait cette envie de tout embellir, comme dans un conte. Les comédies romantiques sont toujours des contes !

Je suis assez cliente des comédies romantiques. Elles apportent quelque chose de léger, et du rêve. On finit par croire à tous ces sentiments même si dans la vie, ils sont plus rares !

Alice s'est dessinée rapidement. Avec les lectures, c'était simple. On en a fait beaucoup, avant le tournage, parfois avec tout le casting autour de la table, en parlant chacun son tour. Parfois il n'y avait qu'Éric et moi, qu'Ary et moi, que les copines et moi, que Charles et moi... On en a fait beaucoup. Le jeu s'est construit par la suite. Il y avait d'ailleurs différents aspects de jeu. Ce que je joue avec Éric est assez classique. On est sur une relation entre un homme et une femme qui se tournent un peu autour. Nous étions dans les situations, et elles nous surprenaient. On découvrirait ce que l'autre proposait au fur et à mesure. Avec Ary, nous étions plus sur un duo comique, et nous l'avons beaucoup travaillé. On faisait des propositions à Charles sur les situations. La chorégraphie de nos corps est travaillée. Tous les matins, quand on arrivait, Charles nous demandait quelles petites facéties nous avions encore préparées... Les facéties, c'étaient nos numéros comiques ! Parfois, il nous disait qu'on avait eu raison de le faire. D'autres fois, il nous demandait de le faire à sa façon. Il est très charmant, très doux. Il est malin parce qu'il nous laisse libres en premier et il refait à sa sauce après, mais sans nous brimer ! Avec Ary, on a vraiment travaillé comme un binôme de comiques, et ce n'est pas du tout le même travail qu'avec Éric. D'ailleurs, ce n'est pas filmé de la même façon. J'avais parlé de cela avec Charles qui m'a confirmé mon impression. Avec Éric, il y a du champ/contrechamp parce qu'il y a du sentiment, tandis qu'avec Ary on joue souvent tous les deux face caméra. Nos corps sont plus visibles, on en joue beaucoup plus parce que le comique est aussi dans le corps.

Le premier jour, on a commencé avec les filles. C'était génial parce que je suis fan de Frédérique Bel. J'étais heureuse de pouvoir enfin jouer avec elle. Je ne connaissais pas Anne Girouard, et c'est une belle rencontre, c'est une bonne actrice pleine d'énergie.



La scène de la déclaration d'amour publique dans la salle de vente aux enchères m'angoissait. Je la redoutais. Même pendant les lectures, je l'ai évitée. Ces scènes sont un passage obligé de la comédie romantique. C'est un grand classique qui fait du bien au spectateur à chaque fois. Je sais que ça marche, mais personnellement, la déclaration d'amour publique me gênait assez. Mais sur celle-là, tout s'est finalement très bien passé, parce que comme mon personnage, je n'avais pas le choix !

J'aime pouvoir alterner les registres, écrire, jouer au théâtre, faire un film d'auteur, comme LA VIE DOMESTIQUE d'Isabelle Czajka, avec Emmanuelle Devos et Natacha Régnier, qui va sortir bientôt, ou un autre avec Jean-François Stévenin et Peter Coyote pour Arte, et en même temps, jouer la femme d'Alain Chabat dans TURF. Je vais bientôt sortir mon sixième album. Je pense que ce genre de chose est possible aussi parce qu'il y a eu les livres, les disques, cette carrière un peu étrange qui fait que je ne suis pas cloisonnée. Je peux mettre un pied dans l'underground et un autre dans le populaire, sans que ça gêne. J'ai gagné une liberté qui semblait improbable quand j'avais 25 ans, mais maintenant tout cela semble possible ! Peut-être que la liberté que l'on m'accorde aujourd'hui, je l'ai gagnée grâce à ce parcours.

Tourner HÔTEL NORMANDY reste une très belle expérience humaine. Nous étions une belle troupe. Charles est quelqu'un de spécial et cela donnait une mélodie particulière au plateau. Il est un peu différent, il a un tempo, une voix, une douceur... Il vous laisse être, et vous regarde avec bienveillance. Rire avec quelqu'un est pour moi ce qu'il y a de plus cher au monde. Et avec Ary, on rigolait tout le temps ! Ça a été vraiment joyeux. C'était un film agréable et drôle à faire. J'ai aussi ri avec Éric. On était très dissipés, tous les trois. On était toujours à trois pour manger, faire du shopping... Il y a eu une osmose. On était dans ce grand hôtel. On ne le quittait pas sauf pour tourner. Chacun rentrait chez lui de temps en temps, le week-end, mais dans la semaine, on ne voulait même pas aller dîner dans d'autres restaurants. On a vécu comme dans le film !





JACQUES *par* ÉRIC ELMOSNINO

Il y a dix ans, c'est Charles Nemes qui m'a donné mon premier rôle conséquent, dans TABLEAU D'HONNEUR. On avait passé un bon moment. J'étais content de le retrouver pour ce projet. Le rôle et l'histoire m'ont intéressé parce que la comédie romantique est quelque chose que je n'avais pas encore fait. J'avais d'abord imaginé que ce serait moi le marrant, et que l'autre partirait avec la belle... Eh bien non !

J'adore les comédies romantiques. Je suis un cœur d'artichaut. Je pleure comme une madeleine à chaque fois qu'ils se retrouvent à la fin ! Ce genre de film fait un bien fou. Même si on est dans un univers un peu artificiel, il y a tous les ingrédients de la vraie vie. Ces films sont des contes de fées, et je pense qu'on en a tous besoin.

Même si à l'époque, je n'avais pas encore vu Helena dans L'ARNACCEUR, je la connaissais par son travail, que j'apprécie toujours. Je savais aussi que j'allais avoir des scènes avec Annelise Hesme, que j'avais vue dans HORS DE PRIX de Pierre Salvadori, que j'avais beaucoup aimé.

Jacques Delboise, mon personnage, est un galeriste un peu revenu de tout dans sa vie. Il a un côté bien élevé, et l'on s'amusait beaucoup de son nom justement. Mais il fallait le jouer le plus simplement possible, au plus près de moi. À partir du moment où Charles avait envie que ce soit moi qui le joue, je n'allais pas l'emmener ailleurs... On aurait pu caricaturer les gens qui gravitent dans le milieu de l'art contemporain, mais on n'a pas voulu le faire. Jacques n'est ni pédant, ni prétentieux. Il aime les œuvres pour les œuvres et les émotions qu'elles suscitent, plus que pour l'argent. Il n'est pas là pour les affaires, mais pour ressentir. On sent aussi que cet homme ne maîtrise pas grand-chose de sa vie. Il y a quelque chose d'un peu largué chez lui. Il ne sait pas trop comment s'y prendre...

Je n'ai pas eu de réflexion consciente, en me disant que ce serait un personnage comme ci ou comme ça, mais peut-être que des choses se mettent en place inconsciemment alors que le tournage arrive et que l'on bascule sur les situations. Je me suis dit que ce serait bien qu'il ait une forme de tenue, que ce n'était pas à lui de donner les couleurs vives du film. J'essayais

d'être précis sur les intentions que m'indiquait Charles, les situations de jeu, les textes... Il tenait le projet.

Des gens arrivent avec quelque chose dans lequel ils nous projettent. Même si l'on ne s'imaginait pas dedans, on y va. Quand je me mets dans la peau d'un galeriste d'art contemporain, je ne peux pas vraiment prendre ça au sérieux. J'ai toujours une espèce de sourire intérieur. Je trouve que c'est tellement improbable... Pourtant, je me dis que c'est peut-être ça qui marche, parce que si l'on cherche quelqu'un qui correspond, ça devient vite conventionnel. Qu'est-ce qui correspond à un galeriste d'art, à un mec un peu paumé dans la vie ? Personne ! Ça n'existe pas, en fait ! C'est donc à l'acteur de trouver une justesse émotionnelle au fond de lui, juste avec ça. Et cela m'intéresse d'aller me balader dans les sentiments...

Ary, Helena et moi jouions sur des notes assez différentes, ce qui est une bonne chose pour le film. Chacun avait sa partition particulière. Ary se moquait de moi en me disant que j'avais l'air de jouer dans un film de Desplechin... Moi je lui disais qu'il ressemblait à Aldo Maccione dans PIZZAILO ET MOZZAREL ! On était sur des choses très différentes, et il y avait la belle au milieu. On s'est beaucoup amusés.

Nous avons fait beaucoup de lectures avant de tourner. J'aime ces moments où chacun arrive à la grande table avec ses peurs, ses pudeurs, ou au contraire cette envie d'exister. On voit assez vite le rapport qu'a chacun avec son personnage ou avec les autres. J'ai vu Helena plutôt réservée. Elle portait le film à un niveau qui était aussi nouveau pour elle. C'est toujours un peu intimidant. C'était bien de jouer ensemble, de découvrir sur quel mode on allait pouvoir faire exister cette histoire d'amour. Ni Alice ni Jacques ne sont des perdreaux de l'année. On sent qu'ils ont tous les deux un vécu. Cela permet d'autres choses, comme l'ironie dans la sincérité. Tout est en deuil chez elle, tout est enfermé, bloqué. Quant à lui, il y a toujours cette histoire avec son ex en parallèle, et l'on sent bien qu'il a ce côté un peu cynique, un peu désabusé.



J'ai eu beaucoup de plaisir à jouer avec Helena. Il y avait une espèce de jubilation à interpréter cette histoire ensemble. On a beaucoup ri en dehors du plateau. On était dans cet hôtel un peu comme dans notre maison pendant plus d'un mois. On y mangeait, on y buvait, on y tournait, on y vivait. Le cadre est effectivement l'un des personnages du film. On était presque comme en famille. Je pense que cette proximité sert le film. Il y avait un plaisir à se retrouver, un plaisir à être ensemble. On s'est aussi beaucoup amusés à jouer sérieusement. On avait vraiment le goût de ça, et c'est un vrai bon souvenir pour moi.

Certaines scènes ont été particulières à jouer, pour des raisons différentes. On a tourné de nuit et, parfois, quand on tourne à quatre heures du matin, qu'il faut jouer une chose un peu sensible, ça peut être problématique ! Je me souviens aussi de la scène dans la voiture, lorsque j'emmène Helena voir les lumières au bord de la mer. On en a bien bavé ! La pluie tombait en rafales violentes, avec un vent à tout arracher. On était censés contempler le paysage avec romantisme, mais pour des raisons techniques, la voiture tournait le dos à la mer et on regardait l'équipe au milieu des projecteurs... On a bien rigolé, mais on a été obligés d'y retourner le lendemain lorsque le temps s'est calmé !

Je me souviens aussi de la scène dans la salle de vente aux enchères. Dès la première lecture, Helena avait dit qu'elle ne la jouerait

que le moment venu. Au fond, ça s'est fait naturellement parce que c'est venu quasiment à la fin du tournage. Ils ont été assez malins de le faire à la fin du film, car on était passés par beaucoup de choses. Quand Helena l'a jouée, c'était extrêmement émouvant et troublant. J'étais celui qui écoute, qui reçoit, ce qui n'est jamais très simple à faire. C'était assez troublant, presque étrange. C'était assez beau.

La comédie me plaît énormément. Cela me plaisait déjà beaucoup au théâtre parce qu'il y a une immédiateté assez jouissive. Le rire du public nous porte. C'est presque une manifestation d'amour. C'est un peu différent au cinéma, sauf si l'on sent que ça rigole derrière la caméra... C'est assez jouissif aussi. Mais je n'avais pas l'impression d'aller chercher cela. Je savais que j'étais à l'endroit d'une comédie, mais je ne le prenais pas vraiment en compte. Je me laissais porter par les situations, en me disant que c'était à cet endroit que devait être cet homme. Il ne maîtrise pas tout, il y a des choses qui se passent sans qu'il le sache, il fallait le laisser exister. J'ai plus l'impression qu'ARY prend le comique de façon plus évidente. Avec Helena, quand on jouait, on essayait d'être dans une forme d'intensité parce qu'il fallait amener cela à certains moments. On s'est bien accordés. J'utilise souvent cette notion d'instrument de musique... Chacun a sa partition et je crois qu'ici, cela donne une jolie mélodie.





CARLOTTI *par* ARY ABITTAN

Dès la lecture du scénario, j'ai trouvé cette comédie romantique à la fois atypique et drôle, et le rôle de Carlotti offrait beaucoup de choses à jouer. Pour la première fois au cinéma, je pouvais incarner un personnage qui a une véritable évolution. Le projet m'intéressait aussi parce que j'aime beaucoup la façon de réaliser de Charles Nemes, dont j'avais découvert le travail avec Éric et Ramzy. Le fait de jouer avec Helena Noguerra et Éric Elmosnino me tentait aussi parce que même si je ne les connaissais pas personnellement, je connais leur talent.

Yvan Carlotti, mon personnage, est un loser qui vit dans l'ombre de son frère. Il n'aurait jamais dû se retrouver dans cette histoire, mais puisque son frère est malade, c'est lui qui va devoir aller séduire Alice à sa place. Les deux amies de la jeune femme lui ont préparé ce cadeau, sauf que ce n'est pas celui qui était prévu qui va y aller. Et Carlotti ne connaît rien ni aux femmes, ni aux bonnes manières... Il se retrouve plongé dans un univers et des sentiments dont il ignore tout. C'est un poisson hors de l'eau, complètement hors des codes...

En fait, Carlotti me fait un peu penser à l'ado que j'étais. À 16 ans, on ne connaît rien à rien et on a envie de tout. Comme lui ! Je ne comprenais rien aux filles. La seule façon que j'avais trouvée pour séduire, c'était de faire rire. C'était mon moteur. L'humour me permettait de me faire remarquer, d'être aimé, c'était ma différence à moi ! Je m'en sortais toujours avec de l'autodérision. Ça m'a sauvé bien des fois. Je me souviens qu'en CM2, je n'avais pas appris ma poésie. J'ai demandé à la maîtresse de la lire et de la jouer, et je m'en suis sorti parce qu'elle était morte de rire ! Je m'en suis tiré grâce à l'humour.

Du coup, c'est vrai que j'ai une tendresse pour Carlotti. Dans l'histoire, au début, il essaie de séduire pour aider son frère, mais il se prend vite au jeu. Tout à coup, il découvre un autre monde, celui du luxe, des bonnes manières et des émotions. Peu lui

importe si sa Volvo orange qui roule à l'huile d'olive fait tache devant le Normandy, il ne veut plus en partir !

Je l'ai joué au premier degré, sans aucune ironie. Pour le trouver, je n'avais qu'à me reconnecter à une part de moi qui n'est pas si lointaine. À travers son aventure, Carlotti va se découvrir, apprendre sur lui, sur les femmes et sur la vie.

Avec mes one-man-shows, j'ai l'habitude de la comédie. J'adore ça, mais le cinéma m'apporte autre chose : je joue face à quelqu'un. Quand je joue une comédie avec trois ou quatre personnes, j'ai le trac. Quand je monte seul sur scène, j'ai peur. La différence : la peur.

Lorsque je dois jouer un dialogue, que ce soit avec Helena ou Éric, je me sens porté. Je fais des propositions, et ça marche. J'ai le regard de Charles, sur lequel je rebondis. Sur scène, on joue en direct, sans filet, alors qu'au cinéma, on a un vrai travail de préparation, plusieurs prises, et il ne doit normalement rester que le meilleur. Le cinéma est beaucoup plus luxueux dans la profondeur du travail. Il faut faire confiance au réalisateur. C'est lui qui sait ce qui doit rester ou pas. Charles s'est toujours montré bienveillant face à nos propositions, et si cela servait le film, il n'hésitait pas à accepter nos idées. Travailler dans cet échange, dans cette écoute, est un plaisir.

J'ai la plupart de mes scènes avec Helena, et jouer avec elle est très simple. Elle vous met dans la situation, dans la vérité du moment. Nous nous sommes tout de suite très bien entendus et la complicité s'est créée dès les premières séquences. En fonctionnant bien, on se fait confiance et tout s'en ressent. On propose, on essaye et on avance. Par exemple, quand nous dansons, je lui ai demandé si elle ne voulait pas tomber à la fin... On a ri de cette idée. On l'a proposée à Charles, qui a accepté, et c'est dans le film aujourd'hui ! C'est né d'une complicité, d'une réelle amitié entre elle et moi.



Nous avons aussi beaucoup ri lorsque Alice essaye de choisir une garde-robe plus adaptée à Carlotti dans sa chambre. C'est l'anti PRETTY WOMAN ! La chef costumière, Carine Sarfati, avait mis tout son talent à me choisir le pire du pire. Et je me suis lancé dans ces essayages, en assumant complètement, un peu comme le gamin que j'étais qui mettait les trucs les plus ridicules en en étant fier. C'était très joyeux !

La scène dans la voiture où je fais plein de têtes différentes est une complète improvisation. Charles m'avait dit de tenter tout ce que je voulais. On a fait dix trajets, dix tronches ! Je me suis laissé aller à ce que le personnage pouvait ressentir à ce moment-là. Je pensais qu'il allait garder deux secondes, et tout est resté ! J'étais super content.

L'une des choses marquantes qui me reste du tournage est la complicité que nous avons eue, Helena, Éric Elmosnino et moi. Tourner dans ce décor de rêve qu'est le Normandy n'était pas désagréable du tout et nous vivions un peu à l'écart du monde, travaillant tous les jours à raconter cette belle histoire. Je pense que nous avions tous très envie d'être là, de proposer, de donner, et Charles est entré dans la partie tout de

suite. On était tous ensemble. On finissait à 20 heures, on dînait jusqu'à pas d'heure, et on était contents de se lever le matin. Je suis heureux d'avoir vécu cela.

Sur ce film, j'ai appris beaucoup de choses. Je me suis rendu compte à quel point jouer est un travail, et j'ai adoré le faire. J'ai aimé travailler en équipe, écouter, proposer, essayer. Ce n'est pas un travail égoïste. Avoir pu jouer dans cette histoire est une chance parce que j'avais de remarquable partenaires avec qui jouer, et la place de m'exprimer aussi.

Quand j'ai découvert le film terminé, j'ai d'abord été sensible à la beauté des images, à la finesse de la réalisation qui discrètement, avec élégance, place le spectateur au cœur de cette histoire. L'image et la musique vous emportent dans cette joyeuse aventure. Je crois que le public peut passer un très bon moment, à rire, à s'amuser des situations rafraîchissantes et des personnages ultra vivants. C'est une comédie romantique qui change un peu de ce que l'on a l'habitude de voir. C'est une jolie fable, qui dit qu'il ne faut jamais renoncer, ni à l'amour, ni à sa chance. C'est un peu la devise de Carlotti, et il la met en pratique avec un acharnement réjouissant !



Liste artistique

ÉRIC ELMOSNINO JACQUES DELBOISE
HELENA NOGUERRA ALICE LECORRE
ARY ABITTANY VAN CARLOTTI
FRÉDÉRIQUE BELISABELLE DE CASTELJANE
ANNE GIROUARD PÉNÉLOPE CHOISY
ANNELISE HESME HÉLÈNE
ALICE BELAÏDISONIA
JEAN-FRANÇOIS LAMOUR BENOÎT GIRAUD
BEN DAVID CARLOTTI



Liste technique

RÉALISATION CHARLES NEMES
CASTING GÉRARD MOULÉVRIER A.R.D.A
IMAGE ROBERT ALAZRAKI A.F.C.
DÉCORS YVES BROVER-RABINOVICI
COSTUMES CARINE SARFATI
1^{ER} ASSISTANT RÉALISATEUR HERVÉ RUET
MONTAGE VÉRONIQUE PARNET
SON JEAN-MARIE BLONDEL
PATRICE GRISOLET
THIERRY LEBON
SCÉNARIO ET DIALOGUES JEAN-PAUL BATHANY
STÉPHANE BEN LAHCENE
MUSIQUE COMPOSÉE ET DIRIGÉE PAR JEAN-CLAUDE PETIT
DIRECTEUR DE PRODUCTION FRANÇOIS HAMEL
PRODUCTEUR EXÉCUTIF MICHEL SCHMIDT
UN FILM PRODUIT PAR ALAIN TERZIAN

